

Écrits Homme de deux rives

Un roman français décrivant les deux faces de toute émigration

Rejeté enfant au Maroc parce que son père était français, Driss Belaydi raconte avoir souffert une fois de plus de sa différence en France.

L'autobiographie « Les deux rives » de Driss Belaydi vient d'être publiée aux éditions Amalthée. Cet habitant d'Anchamps, originaire du Maroc, raconte son histoire d'immigré.

« Il a fallu qu'au cours d'un jeu, un désaccord survienne entre un jeune d'un douar voisin et moi. Et la phrase qui va anéantir toute mon existence est prononcée : Misse Auroumi, c'est-à-dire fils de Français en berbère », écrit Driss Belaydi. Né d'un père français qui ne l'a pas reconnu et d'une mère marocaine, Driss Belaydi, 58 ans, a immigré en France dans les années 70.

« **Sale bougnoule !** »

Rejeté dans son enfance à cause de ce père français dans son village d'origine au Maroc, Khemisset, M. Belaydi raconte avoir souffert une fois de plus de sa différence en France. Mais par pudeur il a modifié les noms de personnes et de lieux.

« Après cinq ans de bonheur en famille, en France, voilà qu'une phrase vient chambouler ma vie ! C'est une insulte ordinaire qui me tombe dessus et que j'entends encore. « Sale bougnoule ! » Je suis affreusement blessé (...) Celui qui profère de telles humiliations n'imagine pas le mal qu'il provoque », lit-on dans son livre.

Il raconte aussi une scène qui s'est passée à l'usine où il travaillait à Roanne (près de Lyon)

avant d'arriver dans les Ardennes. « Après une semaine, le patron a fini par proposer une prime de 200 F et par accepter de payer toute la semaine de grève. Moi, j'ai trouvé que c'était une bonne négociation. J'ai essayé de le faire comprendre aux autres mais, en pleine réunion, devant 200 personnes, l'un d'eux me dit : le syndicalisme aujourd'hui, il est mené par des Français, pas par des Arabes ». L'homme a beaucoup enduré mais il n'est pas aigri. Immigré en Camargue, puis à Roanne, M. Belaydi est arrivé à Revin à la fin des années 90 avant d'acheter « la maison de ses rêves » à Anchamps. « À l'époque où j'ai immigré dans les années 70, beaucoup de Marocains sont venus en France par l'intermédiaire d'un membre de leur famille qui y travaillait déjà. J'avais un

frère qui était employé dans une ferme en Camargue. C'est comme cela que j'ai eu mon contrat de travail pour venir en France », raconte l'auteur. Il a pleuré lors de son premier jour de travail.

Le mot « intégration », trop politisé

« Le lundi matin à 7 heures, mon employeur me donne une faux et m'emmène le long du Rhône pour couper les roseaux qui poussent sur les petits canaux alimentant les terres en eau douce et en récupérant l'eau salée. Je suis très déçu. Je me rends compte que j'ai laissé mon pays, mes parents, un climat merveilleux, je me dis que si j'avais poursuivi mes études, je serai sans doute parvenu à un poste de responsabilité. Et me voilà à faucher des roseaux, tout

seul. Je pleure », écrit Driss Belaydi.

Mais aujourd'hui en retraite à Anchamps, M. Belaydi ne regrette pas son parcours et aime sa deuxième patrie. « Je n'aurais certainement pas eu tout ce que j'ai si j'étais resté au Maroc », dit-il.

Il déteste le mot « intégration » car trop politisé. « Pourquoi parler d'intégration pour les enfants nés en France, c'est un non-sens ». Son ambition : « Je souhaite que cette histoire donne envie au lecteur, à chaque fois qu'il rencontrera quelqu'un de différent, de l'accoster sans préjugé »

Source : L'Union - Arlyne Jeannot

Images La face sombre du Maroc A travers "Casanegra", un film-vérité sur Casablanca

Violence, langage cru, sexe... Jamais un film marocain n'aura été si loin. Casanegra, le second long métrage du réalisateur Nouredine Lakhmari, 44 ans, est en passe de devenir un phénomène de société au Maroc. Dans les quatre villes - Casablanca, Rabat, Tanger et Marrakech - où le film est projeté depuis le 24 décembre 2008, les salles affichent souvent complet. Jeunes, vieux, riches, pauvres, femmes voilées ou en jean, affluent en masse.

L'histoire met en scène deux jeunes chômeurs, des paumés d'une vingtaine d'années, qui vivent de petites combines et rêvent d'Europe, d'argent et de sexe. Mais le personnage principal du film, c'est Casablanca et son centre-ville de style art

déco, vestige de l'époque coloniale. Casanegra se joue de Casa la Blanche et en dévoile les bas-fonds, la nuit surtout. L'envers du décor, c'est une ville poisseuse, sale, dure, qui porte l'énergie bouillonnante du désespoir. Ce sont les exclus du boom économique vanté par les élites. C'est la colère, la violence physique et verbale de ceux qui défendent leurs territoires. Le langage utilisé est la darija, l'arabe dialectal marocain, mais dans sa version la plus populaire.

Reflet des amours déçus et des rêves brisés, Casanegra n'est pas tendre pour ses enfants. Avec ce film hyperréaliste, interdit aux moins de 12 ans, Nouredine Lakhmari fait exploser de nombreux tabous :

alcool, drogue, homosexualité, prostitution, femmes battues, enfants des rues, masturbation... "Je n'ai rien inventé. Mon film est un miroir de la société marocaine. Je montre le Maroc tel qu'il est, non tel qu'on veut nous faire croire qu'il est, explique Nouredine Lakhmari. La violence et l'injustice sociale sont universelles. Cessons d'être hypocrites et admettons qu'on les trouve aussi chez nous."

"Une thérapie de choc"
Réalisé avec l'aide de l'État, via le Centre cinématographique marocain, Casanegra n'a pas, jusqu'à présent, déclenché de vive polémique, même si les conservateurs et les religieux ont déploré "sa violence et sa grossièreté". Abdelillah

Benkirane, secrétaire général du parti islamiste Justice et développement, l'a critiqué, tout en reconnaissant ne pas l'avoir vu. "(Ce film) s'inscrit dans une série qui encourage la débauche et le sionisme", a-t-il déclaré à la télévision.

L'hebdomadaire francophone marocain TelQuel, lui, a salué Casanegra et lui a même consacré sa couverture, son éditorial et pas moins de sept pages. "Le modèle que propose ce film n'est pas celui d'une société amoralisée mais d'une société qui admet sa part d'amoralité. Donc qui n'a plus peur d'elle-même", estime Ahmed Benchemsi, le jeune directeur de TelQuel. Pour lui, Casanegra fait office de "thérapie de choc" pour "ouvrir les yeux des Marocains et sec-

ouer les certitudes ouatées dans lesquelles la propagande officielle tente de les enfermer depuis un demi-siècle". Pour la jeunesse, Casanegra est en effet un bol d'oxygène, en partie issu du mouvement culturel Nayda ("ça bouge"). Ce mouvement alternatif, né en 2003, explose littéralement depuis deux ans. Un documentaire, Casanayda, réalisé par Dominique Caubet, une professeure d'arabe maghrébin aux Langues orientales à Paris, vient d'ailleurs de lui être consacré.

Source : Le Monde - Florence Beaugé

Carrosserie & peinture NJP

Georges Sarkis
Work : (514) 336-7979
Call : (514) 865-4963

**Assurance:
Estimation Gratuite**

12000 Lachapelle - coin Salaberry - Montréal H4J 2M4